

JEAN-LOUIS

1. "Je n'ai pas eu trop de mérite à me résigner. La chose s'est faite de façon automatique et ça ne veut pas dire que je suis un idiot."

Jean-Louis a les cheveux et la barbe de la même longueur, courts et de la même couleur, bruns. Son teint rose pâle, ses yeux verts tendre, de belles dents blanches un peu saillantes entre les lèvres minces font penser à de la fragile porcelaine de fine qualité. La tête légèrement penchée, il parle lentement, sur un ton neutre et grave. On est presque certain que les plus grandes surprises de la vie le laissent imperturbable.

Il fume la main renversée vers le haut, non par snobisme mais parce que ses doigts atrophiés n'ont plus que cette position pour tenir le mégot. Sa propreté physique est frappante et les vêtements qu'il porte ont toujours l'air neuf. Parfois, il arbore fièrement son fameux gilet blanc où le dessin noir d'un handicapé en chaise roulante accompagne de grosses lettres qui disent: "Pourquoi marcher quand on est si bien assis?"

Autre exemple de son agréable cynisme... À une infirmière qui se plaignait de douleurs aux jambes à la suite d'une grosse fin de semaine de ski, Jean-Louis, bien tassé entre ses deux grandes roues chromées, lui a dit calmement: "Sois fière de tes jambes, ma bonne vieille, même si elles sont croches!" Cette remarque fut répétée plusieurs fois dans le temps qui suivit. Et on l'adaptait à toutes les parties imaginables du corps...

Ce jeune sage de vingt-quatre ans ne cherche jamais à attirer l'attention. Quand je lui ai demandé de se me raconter, il a souri, m'a sorti une dizaine de phrases et a dit: "J'ai fini."

J'ai repris: "Garde ton résumé pour la fin et donne-moi des détails."

Donc... Jean-Louis a eu dix-sept ans un dix-sept juin. Le même jour, il recevait une lettre lui annonçant que le cegep l'acceptait en sciences pures. Il voulait devenir ingénieur en électronique. Durant l'avant-midi, ce fut pour lui et les quatre-vingt-dix autres de sa classe, le dernier examen du ministère de l'instruction et le soir même, il fallait bien fêter cela quelque part.

Son meilleur ami, qui possédait la permission de conduire la voiture paternelle, vint le prendre. Il faisait encore clair à neuf heures du soir. Dans une courbe, un gros camion qui coupait vers l'intérieur les obligea à quitter le pavé, et la bagnole du père fit plusieurs tonneaux dans le fond d'une côte douce. Le conducteur eut les deux clavicules cassées et alla finalement s'assommer dans le pare-brise.

Après bien des acrobaties involontaires, Jean-Louis alla atterrir brutalement derrière le siège avant quand un arbre mit fin aux roulements de la machine... Et là, comme ça, aujourd'hui il a vingt-quatre ans, cela fait déjà sept ans qu'il ne marche plus. Une fracture très haute dans la moëlle cervicale en a fait un quadraplégique. Jean-Louis résume ainsi le résultat de son aventure: "Zéro les jambes, la moitié du tronc, le tiers des bras et vingt pour cent les mains. Pour me comprendre, il faut savoir soustraire..."

Jean-Louis affirme n'avoir ni coeur ni tête lorsqu'il considère son handicap. Peu importe si les gens croient qu'il ne se rend pas compte de la gravité de son cas. En l'espace de quelques secondes, croyons-le ou non, quand il s'est vu plié en deux et incapable de bouger, quand il s'est aperçu qu'il ne se "sentait" plus, eh bien! il a eu l'impression d'avoir accepté tout de suite son état, sans rouspéter.

Son père fut parmi les premiers sauveteurs. Il avait quelques notions et commença à vérifier la sensibilité physique de son fils avec un crayon. Il branlait la tête en pleurant et ne disait rien. Jean-Louis l'a encouragé: "Papa, ça aurait pu être pire. J'aurais pu me tuer!" Jean-Louis me dit: "Je n'ai pas eu trop de mérite à me résigner. La chose s'est faite de façon automatique et ça ne veut pas dire que je suis un idiot. "

Depuis ce moment, Jean-Louis a mis en pratique cette mystérieuse décision, celle de parler le moins possible de son infirmité. Quand les autres l'amènent sur le sujet, il étire doucement le cou vers la fenêtre et s'informe de la température qu'il fait à l'extérieur. La sagesse s'est incrustée en lui: "Vous savez, je ne suis pas le seul dans ce pétrin. Et j'ai connu des tas d'autres gars comme moi qui ont conservé leur optimisme."

Selon lui, ce n'est pas toujours la personne handicapée qui est la plus touchée par une histoire de ce genre au plan psychologique, mais bien le père, la mère, les frères, les soeurs, la parenté, la blonde, la femme, les enfants. Il se considère comme un être lourd à supporter dans une maison: prendre soin d'un type comme lui, c'est un contrat exténuant...

2. "Un handicapé survit s'il oublie le passé et le futur pour ne s'attacher qu'à la fatalité!"

Jean-Louis fait une pause: "Je pourrais arrêter ici mon boniment. Mais je vous ai promis de continuer. Oui, les gens disent que j'ai, **malgré tout, fait un succès de ma vie. Ils seraient** bien mieux de fermer leur boîte. Je ne dis pas que cela ne me fait pas plaisir quand on me félicite directement ou indirectement, mais où est le mérite? J'ai une bonne nature, c'est tout: malgré la tempête que j'ai traversée à dix-sept ans et qui a passablement abîmé mon bateau, je n'ai pas encore lâché la barre..."

Jean-Louis estime qu'il n'a pas perdu confiance parce que les gens qui l'ont entouré ont fait leur travail de façon parfois admirable. Il leur facilitait la tâche par sa bonne humeur et un sans-gêne qui mettaient tout le monde à son aise. Il se rappelle cependant qu'il y a dix ans, la physiothérapie n'existait à peu près pas dans la province. Les premières thérapeutes étaient des Grecques, des Anglaises, des Torontoises, des Allemandes. Les traitements prenaient l'allure rapidement mécanique. On étirait les membres sans trop parler. Apprendre une langue étrangère pendant une physiothérapie, c'est un handicap de plus.

Comme le disais un compagnon de chambre de Jean-Louis: "La physio, ça se termine quand le gars peut mander et se raser seul.." Quand Jean-Louis a commencé de s'ennuyer dans sa chambre, on lui a dit: "On va t'envoyer en ergothérapie." On l'a installé durant des heures devant un métier à tisser. Il a appris sans effort le fonctionnement du machin et il a commencé à faire la tisserande. Quand il eut terminé des séries de napperons pour sa mère, ses soeurs, ses tante, ses cousines et ses grand-mères, il s'es senti profondément écoeuré.

Jean-Louis a alors dit à son médecin: "Moi, je m'en vais chez nous à la maison." Personne n'a insisté pour le garder et quand les infirmiers l'ont soulevé pour l'asseoir dans la camionnette de son père, ils l'ont échappé à moitié et lui ont coincé les fesses dans l'ouverture de la porte. Naturellement, Jean-Louis n'a rien senti mais il arriva chez lui avec deux plaque roses au siège: "J'aurais saigné comme un boeuf que je serais parti quand même de cet hôpital qui était en train de me faire mourir."

Quelques mois, et l'ont fut obligé de constater que Jean-Louis "jouissait" de deux plaies de lit, résultats des pincées des infirmiers. Après des demi-traitements et des super-onguents suivis par d'autres traitements contradictoires issus des formules magiques des spécialistes de coin de rue, il finit par en guérir mais demeura fragile des fesses. C'est ainsi que j'ai connu Jean-Louis à qui je demande à notre premier contact: "Qu'est-ce qui se passe?" Il répond calmement, comme toujours: "Je suis venu me faire greffer de la viande dans deux trous qui sont grands comme des trente sous." Il sait qu'il devra nager sur le ventre durant plusieurs semaines à la suite de la double intervention.

Il espère seulement une chose... que le chirurgien réparera les deux crevaisons simultanément. Jean-Louis trouve que son maudit accident lui assez fait perdre de temps comme ça. Et il ajoute sur un ton mystérieux: "Un handicapé survit s'il oublie le passé et le futur pour ne s'attacher qu'à la fatalité!"

3. " Si tu ne peux pas aller à l'école pour t'instruire... c'est l'instruction qui doit venir à toi."

Jean-Louis fut bien reçu à la maison où tout le monde le comprenait et le considérait comme un adulte. Il faisait tout pour ne pas déranger inutilement et lorsqu'il réclamait des soins particuliers, il se montrait diplomate et peu exigeant, ce qui lui assura un maximum de service. Il a d'abord acheté à crédit un lit dont la tête pouvait plier grâce à un petit moteur actionné par la simple pression d'un bouton. Il était libre d'ajuster sa vision à l'angle désiré sans demander à l'autre de tourner la manivelle.

Ensuite, on souda une barre courbe en métal qui donnait juste en haut de l'oreiller. Au bout de cette tige solide, un triangle lui permettait d'y passer sa meilleure main et d'effectuer seul ses changements de position la nuit. Pas besoin d'appeler maman... Puis ce fut le tour du "lift", un genre de grue mécanique pivotante bien ancrée dans le plancher. Jean-Louis apprit à se passer une large courroie sous les cuisses et une autre aux aisselles. La partie horizontale de la grue arrive près de son crâne. Il y attache les lanières et le petit frère tourne bénévolement une poignée.

Les cent dix livres¹ de Jean-Louis s'élèvent: on dirait un astronaute retiré de la capsule qui vient d'amerrir. Un petit trajet sur la droite et alunissage parfait sur le lit de sa presque totale immobilité. Ces apprentissages ne se firent pas sans peine: "J'avais tout mon temps devant moi et je visais un maximum d'efficacité."

Alors la question angoissante se posa: que faire pour passer le temps? Travailler... mais quoi faire? Étudier... La tête est bonne, le raisonnement est valable, la mémoire excellente. Pas question pour Jean-Louis de partir pour le cegep demain matin. Jean-Louis se dit en lui-même: "Si tu ne peux pas aller à l'école pour t'instruire... c'est l'instruction qui doit venir à toi. "

Pour comble de bonheur, le père de Jean-Louis obtient facilement une bourse d'études pour son fils. On peut donc

¹. 110 livres: 55 kilos.

payer un professeur privé et l'élève en chaise choisit ses cours: "Un peu de français et beaucoup de comptabilité commerciale, tant que tu pourras en comprendre. Ensuite, mon jeune cave, tu pourras faire de l'argent sans trop forcer!"

Inspiré partiellement par son expérience ennuyeuse du métier à tisser, il décide un bon matin de devenir un artisan à sa façon. Son père lui fabrique des ciseaux et des couteaux spéciaux et Jean-Louis devient un travailleur du cuir. Il aime le parfum de la bonne vieille peau de vache tannée et améliore rapidement ses techniques: raffinement, preuve d'intelligence.

Jean-Louis se souvient: "Au bout de quelques semaines, je fabriquais des sacoches presque complètement. Ma mère m'aidait en perçant les trous prévus pour le laçage. Je me suis mis à en vendre et d'un tout coup, je me suis aperçu que j'avais des commandes pour des mois d'avance." La bonne qualité de sa production avait rapidement fait boule de neige.

Jean-Louis avoue ne pas avoir les mains nécessaires pour travailler avec rapidité. Il est obligé de tenir le ciseau d'une main et d'abattre l'autre sur la première pour que ça coupe. **Mais, comme il le dit, quand on travaille lentement quinze** heures par jour et un peu en fin de semaine, pour s'aider à passer le temps, on avance autant et même plus qu'un ouvrier paresseux qui surveille toujours l'heure du départ et qui se met à détester le patron parce que ce dernier lui suggère d'améliorer la finition... Au début, Jean-Louis était à la fois l'ouvrier et le patron et il s'est toujours entendu très bien avec lui-même.

Il se contentait alors d'un léger bénéfice, tellement heureux de se sentir utile aux autres et content de pouvoir rencontrer du monde, en plus des membres de sa parenté. Le temps de se monter une clientèle et un jour, un gros magasin de Montréal lui commande des choses. Naturellement, il répond non et commence à comprendre en même temps qu'il a fait un long bout de chemin. Sa mère commença à lui dire avec humour que la maison sentait un peu trop le cuir et qu'avant longtemps, tout ce qu'on y mangerait se mettrait à goûter le boeuf...

Jean-Louis répondit: "On n'a rien qu'à ouvrir les fenêtres plus longtemps." Il inventait des modèles nouveaux et les clients qui désiraient des spécifications personnelles n'avaient qu'à le lui dire. Jean-Louis ne dessinait aucun plan à cause

de ses doigts sans force, mais il en avait la tête remplie. Jamais un acheteur n'est parti de sa maison insatisfait: on sait que cela constitue la meilleure publicité.

Ensuite, il franchit une étape: il abandonne les ceintures de cuir, le porte-monnaie de cuir, le porte-clefs de cuir, la sacoche de cuir et perfectionne son art. Aujourd'hui, vous pouvez lui commander un veston ou un manteau de cuir, et ce que vous porterez rivalisera sans peine avec ce que l'on trouve chez les grands couturiers. Comme il n'y a pas de couture et que l'ensemble se travaille exclusivement à la colle, Jean-Louis est très fier: "Je fais tout moi-même. À part l'élevage et l'abattage de la bête à cuir, je fais tout moi-même..."

Ce qui devait arriver survint. Deux garçons de son âge sont devenus ses associés. Le premier est un ancien garagiste qui a vidé son atelier de toute la tôle et de tous les pneus qui l'encombraient pour le transformer en salle d'exposition d'artisanat. L'autre, un ancien éducateur spécialisé, a laissé tomber l'enfance malheureuse et joue l'agent des relations extérieures. Aujourd'hui, ils vendent de tout, de la poterie à la sculpture sur bois, des mocassins en veau à la courte-pointe. Jean-Louis ajoute: "Nous avons vingt-deux personnes dont nous vendons la production. Nous vendons beaucoup parce que nos prix sont un peu plus bas d'ailleurs. Eaton n'arrivera jamais avec nous."

4. " Nous sommes des amis, nous nous parlons franchement et nous n'avons pas besoin de quêter chez le voisin."

Il y a trois ans, ce trio dynamique achète un entrepôt de **cent pieds² de long sur soixante³ de large. Le garage était devenu étroit.** Le curé leur a même offert de leur vendre l'église, étant donné le taux croissant en absentéisme dominical. Les gars en souriant ont refusé: "L'église n'est pas assez grande." Il en faut de la place pour leur assortiment de meubles en éra-

². 100 pieds: 30 mètres.

³. 60 pieds: 18 mètres.

ble québécois, cuisine, salon, chambre, brasserie. La salle de montre commençait à déborder dans la rue.

Actuellement un mélange de paresse et de sagesse a pénétré Jean-Louis qui ne travaille que neuf heures par jour, cinq jours par semaine. Il ne veut pas me dire le chiffre d'affaires de la maison. Il ne veut pas que ces messieurs de l'impôt viennent faire leurs emplettes chez lui: "Je vous dirai que nous dépassons les six chiffres depuis deux ans et nous ne voulons pas atteindre les sept chiffres. Ça ne donne rien de mourir riche: tout ce que ça donne, c'est d'avoir vécu moins longtemps!"

Il s'empresse d'ajouter: "Nous sommes des amis, nous nous parlons franchement et nous n'avons pas besoin de quêter chez le voisin." Actuellement, ils représentent une des deux grosses industries, du village qui ne contient que cinq cent trente-deux habitants. C'est dire que quatre-vingt pour cent de la marchandise est exportée surtout à Montréal. Les gens n'hésitent pas à quitter l'autoroute pour glisser faire un tour au village.

Jean-Louis ne croyait pas avoir la bosse des affaires. La comptabilité a été réduite au possible et de temps à autre, il vérifie quelques chiffres. Je crois même qu'il a inventé des trucs pour simplifier ce travail qui l'ennuie. Il préfère trancher dans le cuir: "Cette activité m'aide à me défouler. Je me sens boucher ou chirurgien... Ce qui compte, c'est de m'occuper. Je pense à autre chose, j'oublie ma chaise roulante, mon condom et mon sac et le temps passe agréablement!"

Il me montre ses mains raides et un peu croches de paralysie. Il me montre la corne qui s'est formée ici et là, là où le ciseau appuie. Et il ajoute en souriant: "Je suis probablement le seul quadriplégique du monde à faire de l'ergothérapie qui rapporte des sous!" Quand il trouve que le cuir sent trop fort, il traverse au magasin où il aime rencontrer du monde. Il parle de tout avec le client, mais jamais il ne cherche à vendre. Cela ne le dérange absolument pas de passer une heure avec une personne qui n'achètera rien. Son magasin lui offre du contact social à profusion. C'est ce qu'il recherche.

Un jour, un de ses collaborateurs lui fait un léger reproche: "Tu parles trop et tu ne vends rien." Jean-Louis ne répond rien et attend le client suivant. Il le met à l'aise, le fait parler de lui-

même, de sa famille, de son travail, de ses loisirs. L'homme et sa femme tombent dans l'aimable piège. Après deux heures **d'échanges verbaux échevelés, les voici qui lui refilent une commande** de plus de cinq mille dollars en meubles de bois franc... Ils ont décidé de meubler leur chalet. Son ami Robert a compris et il ne dit plus que Jean-Louis perd son temps.

Jean-Louis me fait un petit clin d'oeil entendu: "Je n'emploie pas la même tactique avec le client pressé. Je lui donne beaucoup de publicité imprimée et je lui dis de regarder tout le temps qu'il voudra. Il s'agit d'avoir un peu de jugement et un peu d'intuition. En perdant mes jambes, je n'ai pas perdu ces deux choses-là!"

Jean-Louis n'a pas besoin d'insister pour me dire que son séjour à l'hôpital à cause des maudites plaies... l'ennuie profondément... à mourir. Il a hâte de reprendre les ciseaux, son cuir de retrouver le village et le magasin. Cet emmerdement passager et toujours trop long lui fait apprécier davantage l'occupation qu'il a choisie, celle de l'artisanat et du commerce. Il n'a pas de problème financier. Il n'attend pas après le chèque mensuel du gouvernement pour s'acheter des patates. Il se calcule chanceux dans sa malchance: "Je suis bien conscient: la chance que j'ai d'être indépendant, je me l'ai construite avec les débris qui me restaient. Je ne me vante pas mais je suis fier de moi... "

Il n'a pas attendu que les autres volent à son secours ni que **la loterie lui pousse le demi-million. Il me fait une confiance**: "Quand tu cherches une subvention gouvernementale pour partir un projet, j'ai l'impression que tu perds une partie de l'envie de te débrouiller par toi-même. C'est ça le malheur de bien des initiatives."

Il me donne un exemple: au début, il leur était difficile d'obtenir du cuir. Les grosses compagnies se faisaient tirer l'oreille et ne leur fournissaient que des restants de rouleaux et des pièces de moindre qualité. Il est vrai que les quantités commandées n'étaient pas énormes. Jean-Louis a décidé de rencontrer d'autres artisans qui font le même métier que le sien. Ils ont discuté fort et sont parvenus à s'entendre... Maintenant, l'association commande en bloc. Le prix baisse à l'achat et ainsi le profit à la vente n'en est que plus grand.

5. "Il s'agit d'avoir une idée, la meilleure possible, et de s'entêter à poursuivre sa réalisation concrète."

"Je n'ai pas envie de rafistoler une morale à ce que je viens de raconter." C'est Jean-Louis qui s'en défend, et comme bien d'autres me l'ont dit... quand on est paresseux avant de tomber malade, on ne devient pas vaillant après. Par ailleurs quand on est courageux avant, on a de grosses chances de l'être encore après. Jean-Louis fait un effort pour me sortir la réflexion suivante: "Je ne suis pas un prédicateur. Je suis tailleur de cuir. Bon... disons que ma morale, c'est le travail. Il s'agit d'avoir une idée, la meilleure possible, et de s'entête à poursuivre sa réalisation concrète."

C'est pas mal bien pour un gars qui ne voulait pas faire de philosophie... Le trio fait de l'argent, mais chose étrange et anti-capitaliste, ils ont décidé de ne plus grossir. Une grosse voiture est plus difficile à contrôler qu'une petite. Jean-Louis revient sur le sujet de la richesse: "Pourquoi accumuler du capital? Pour le donner à mes héritiers qui sont au nombre de zéro? Pour que ma parenté s'entredéchire sur ma tombe?" Il est prêt à donner des conseils à d'autres handicapés qui ont des envies comme les siennes. Mais il avertit tous ceux qui pourraient aller le consulter, qu'il ne fera pas le travail pour eux.

Ses affaires vont bien mais cela ne lui redonne pas ses jambes, ni ses bras. Il est toujours en fauteuil roulant. Mais il oublie, il n'y pense presque plus. C'est en partie là, dans cette amnésique mentalité, que se trouve la guérison. Il paraît que la réadaptation se situe à quatre-vingt pour cent entre les deux oreilles. Ceux qui passent leur vie à regarder le désert en attendant que les arbres y poussent, sont, selon Jean-Louis, des irréalistes ou bien des débiles. Les derniers sont pardonnables. Dans le cas de ce désert, l'homme intelligent n'y plante pas de pruniers mais s'ouvre un commerce: il vend du sable aux citadins qui désirent installer dans leur cour arrière, une plage artificielle autour de leur piscine de toile.

Jean-Louis n'a jamais jeté un oeil dans un manuel traitant de réadaptation. Il n'a pas le temps: il préfère tailler et coller. Mais il se réjouit: "Si mon histoire peut aider un seul autre han-

dicapé tant mieux pour lui!" À ceux qui veulent s'ouvrir un comptoir de vente et qui croient que leur handicap va leur apporter une clientèle miraculeuse, Jean-Louis dit en élevant légèrement la voix: "Ce sont des innocents. Au contraire, il faut étudier le marché, combattre la concurrence des gens bien portants. Mettre toutes les chances de son bord, c'est se ménager bien des déceptions."

Jean-Louis voit l'avenir au jour le jour. Il sait bien que sa santé n'est pas en fer. Il a parfois des troubles avec sa vessie. Il consulte, se fait soigner, s'encourage sans lâcher et dure tant qu'il le peut. Il s'inquiète au sujet de ses plaies mais il sait bien que pleurer chaque fois qu'il y pense, c'est un traitement qui n'aidera aucunement les greffes qu'on va lui faire bientôt, à prendre: "Si je me décourage, je me creuse un autre trou qu'aucune chirurgie plastique n'est en mesure de combler."

Il a tout de même des projets. Il a envie de voyager, de s'acheter une voiture, d'aller voir ce qui se passe aux alentours prochains et lointains de son village. Dans quelques années, il pense à se spécialiser dans l'organisation de voyages pour personnes handicapées: "Je ne vois encore rien qui pourrait m'en empêcher. J'échafaude avec précaution en attendant la bonne journée. J'y pense sans courir: je ne veux pas échouer. Comme vous pouvez le constater, il ne me reste pas beaucoup de morceaux à casser."

J'ai compris pourquoi il n'avait pas beaucoup envie de parler aujourd'hui... C'est demain qu'on procède chez lui, à une chirurgie fessière. Le médecin lui a dit (au téléphone): "Je crois que tout ira bien. Je sais que tu es champion dans ta catégorie!"